

Michel Turk

La Dame des Mines

Amélie Zurcher



ÉDITIONS
CABÉDITA
2019

REMERCIEMENTS

L'auteur remercie chaleureusement tous ceux qui ont contribué à la réalisation de cet ouvrage, et tout particulièrement Roger Simon, ancien mineur qui lui a fourni de précieux documents et Roland Ringenbach, président de l'Association du Musée Kalivie à Wittelsheim, ainsi que Paul Didierlaurent qui aura été son guide passionné et passionnant.

Couverture: Photo de l'auteur

© 2019. Éditions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-840-2

Préface

L'idée était de bâtir une histoire romanesque autour d'une héroïne qui a réellement vécu. Alors pourquoi une fiction ? Parce qu'elle permet de donner à l'héroïne la dimension que l'on veut. J'avais songé à Micheline Ostermeyer, triple médaillée olympique en 1948 à Londres et concertiste, virtuose au piano, applaudie aussi bien du côté du stade Pierre de Coubertin qu'à la Salle Pleyel. Après réflexion, je lui ai préféré quelqu'un de moins connu.

Louise Ménard, la voleuse de pain, dans un tout autre genre, avait également attiré mon attention. Cependant, je n'allais pas plagier Zola, et le personnage s'y prêtait trop.

Un de mes frères, au sein de ma famille recomposée, de cette fraternité qui n'est ni de sang ni des gènes, ni même du choix, mais des circonstances de la vie, bonnes ou mauvaises, habite dans une rue nommée Amélie Zurcher. C'est en lui rendant visite que j'ai eu la curiosité de savoir qui pouvait être cette femme. Car donner son nom à une rue c'est presque comme de figurer dans le *Petit Larousse*, entre les personnages de Zurbriggen, skieur suisse, et Stefan Zweig. Une sorte de consécration en somme. Et puis, de l'impasse à l'avenue, du faubourg au centre-ville, les noms de rue ont une hiérarchie, au sommet se trouvant la place. Certains noms, relégués en périphérie, sont arrivés là presque par hasard, parce que, au cours d'une délibération du Conseil municipal, on n'aura pas voulu déplaire à tel fidèle conseiller qui l'aura proposé. Personnage émérite aux yeux de quelques-uns, que d'autres ont parfois du mal à situer ou même qui l'ignorent totalement.

Amélie Zurcher, ça ne me parlait pas. Le frangin m'en a dit deux mots ; il avait eu la curiosité de savoir qui était cette brave dame qui a rebaptisé sa rue. Un jour donc, il m'est venu à l'esprit d'écrire une histoire dont cette femme serait l'héroïne, mais en prenant ma liberté de romancier. Mon Amélie Zurcher est peut-être très éloignée de ce qu'elle fut en réalité, mais que m'importe puisqu'elle est pour moi la figure qui va faire vivre une histoire qui dépasse son personnage. Amélie va entrer dans ma légende. Et qu'elle ait donné le nom à une rue me paraît d'autant plus justifié qu'elle est devenue un mythe. D'ailleurs, elle l'était déjà quand son nom a été proposé au Conseil municipal, du moins pour celui qui en avait dressé le portrait avec la même subjectivité que celle qui va suivre, la mienne. Quand je dis mythe, je parle de la transposition d'événements réels dans un monde imaginaire. La légende d'Amélie n'a cependant pas dépassé les frontières du bassin potassique dans la proximité de Mulhouse, et même là, il faut souvent avoir été mineur de fond pour en connaître ne serait-ce que le nom.

Amélie – elle m'est devenue si familière que j'ai du mal à l'appeler autrement que par son prénom – est Alsacienne. Elle a vécu assez longtemps pour connaître les trois dernières guerres qui ont fait de l'Alsace une monnaie d'échange, une rançon à payer. Elle est née Française, puis a changé de nationalité en devenant Allemande, puis, à nouveau Française ; elle a failli redevenir Allemande pendant la Deuxième Guerre mondiale avant de décéder en 1947 à l'âge de 88 ans sous la Quatrième République.

Avant de donner son nom à une rue, et aussi, je l'ai découvert bien plus tard, à un lycée, Amélie avait donné son prénom à deux carreaux des mines de potasse en Alsace, et pour cause, puisqu'elle était à l'origine de la découverte du minerai. Son rôle exact dans cette trouvaille ? La controverse est ouverte ; autant dire qu'on ne saura jamais la vérité. Il y a celle d'Amélie, celle des autres participants à cette aventure industrielle et humaine. Mais on comprend mieux maintenant pourquoi Amélie a été

présentée au Conseil municipal de Sultz-Haut-Rhin comme une icône alsacienne. Plus étonnant est que l'un des associés, élément essentiel dans la découverte de la potasse, était Soultzien. Il a bien entendu obtenu la même reconnaissance municipale dans une rue perpendiculaire à celle habitée par mon frangin.

Ainsi, le nom d'Amélie Zurcher est associé à l'une des plus belles épopées de l'Alsace du sud, à des milliers de gens qui sont nés dans ce bassin potassique, ou qui y ont vécu, qui y ont migré. Que d'emplois, que de développements. Et une idée, celle que je prête à Amélie, celle d'un capitalisme social. L'expression ne me plaît pas beaucoup, elle est antinomique. Alors disons de la reconnaissance du travail et du respect des travailleurs. Mais ne soyons pas péremptoire, l'histoire n'est jamais simple, elle n'est jamais lisse, elle est faite par des hommes et des femmes, il y a des moments de bonheur, il y a des heurts, il y a parfois des drames, la vie quoi !

J'ai emprunté la rue Amélie Zurcher comme si c'était un rêve éveillé couvrant près d'un siècle d'une vie dans un monde agité.

1870: le rapt prussien ou la rançon d'une défaite

– Ah! Bonjour Honoré. Vous avez peut-être une petite minute à me consacrer? Voyez-vous, mon cher, l'autre jour, quand vous m'aviez suggéré d'envoyer ma fille loin de l'Alsace pour la fin de ses études, je vous avais répondu un peu trop sèchement qu'il n'en était pas question. Je ne croyais pas que les choses allaient tourner aussi vite et aussi mal. Maintenant, ça se complique. Où s'arrêteront les Prussiens? À Paris? Vous aviez raison d'insister sur la gravité de la situation, et puis du coup, j'ai réfléchi à vos propos. Amélie doit parfaire son éducation, ce serait une erreur que de l'interrompre maintenant dans ses études car, vous le disiez si justement, elle a d'énormes capacités. Dans le contexte actuel, avec ce qui se trame chez nous, nous risquons de grands bouleversements. J'en ai bien peur. Mais revenons à nos moutons, enfin, je veux parler d'Amélie. C'est vraisemblablement elle qui reprendra la filature; son frère aîné, Albert, que vous avez aussi eu en classe et que vous connaissez parfaitement, n'a pas la fibre d'un chef d'entreprise... et en matière de fibre, je m'y connais, mon cher Hamel! ajouta Louis Zurcher pour plaisanter.

Honoré Hamel, qui avait enlevé son canotier de paille par politesse et du même coup découvert des cheveux grisonnants et bien clairsemés, releva ce trait d'humour par un léger sourire et répondit du tac au tac à l'industriel:

– Je n'en doute pas, et si vous me permettez de renchérir, en matière de fibre, celle d'Amélie est de toute évidence de nature intellectuelle. Et sans vouloir vous froisser, ce serait bien trop dommage de ne pas l'exploiter. Amélie va sur ses 12 ans, n'est-ce

pas? Le 27 août prochain, si ma mémoire est bonne? ajouta le maître d'école qui s'était déplacé à l'ombre d'un tilleul où il faisait un peu plus frais.

La question de l'instituteur semblait n'avoir d'autre but que de souligner la parfaite connaissance qu'il avait de son élève.

Louis Zurcher se contenta d'opiner du chef.

Honoré Hamel poursuivit :

– C'est une excellente élève, elle est travailleuse, appliquée, intelligente, elle a tout pour réussir. Elle prendra sans doute votre succession plus tard, mais je la vois aussi vers d'autres destinées, avec une telle facilité d'élocution, avec cet ascendant naturel qu'elle exerce sur les autres élèves quand elles jouent en groupe. Vous avez là une sacrée fille, monsieur Zurcher, c'est moi qui vous le dis.

– En effet, pas toujours facile en revanche! C'est un garçon manqué. Vous avez dû vous en rendre compte, n'est-ce pas? Mais dites-moi, déjà avant les hostilités vous me parliez d'un pensionnat près de Nancy, c'est bien cela?

– Oui, mais il y en a d'autres. Je vous ai parlé de celui-ci parce que j'en ai entendu du bien. En plein cœur de Nancy, c'est un établissement tenu par les sœurs dominicaines. La discipline y est très stricte. Ici ou ailleurs, Amélie gagnerait à être admise dans un pensionnat jusqu'à son baccalauréat. Et puis, les uh-lans n'iront pas jusqu'à Nancy, tout de même!

– J'avais déjà projeté de faire terminer ses études à Amélie dans un pensionnat tenu par des religieuses, mais quelque part vers chez nous. C'est un gage de sérieux pour une jeune fille! À vrai dire, je ne voulais pas éloigner cette enfant du foyer familial, mais aujourd'hui, avec le risque d'annexion de l'Alsace, il me faut reconsidérer ma position. Bismarck a clairement exprimé sa volonté hégémonique, et nous autres, Alsaciens, avons du souci à nous faire. Au juste, dites-moi Honoré, cet établissement nancéen est donc connu par son excellence, n'est-ce pas? Amélie vient à peine de faire sa communion solennelle, mais d'être prise en main par des religieuses ne pourra que lui faire

du bien. Pour commencer, je vais me mettre en rapport avec la sœur supérieure à Nancy. Connaissez-vous l'adresse précise du pensionnat? Autrement, je la trouverai par l'intermédiaire du curé chanoine de Soultz, et s'il ne connaît pas lui-même l'établissement, il saura où se renseigner. Mais il n'y a plus de temps à perdre si je veux faire admettre ma fille pour la rentrée.

– De mémoire, je sais que l'établissement se trouve rue de Strasbourg, à Nancy, département de Meurthe-et-Moselle, le 54, rappela Honoré en prenant un ton presque didactique, celui de l'instituteur. Je peux vous retrouver le numéro de la rue et le nom de la mère supérieure, si vous le souhaitez...

Les deux hommes se saluèrent d'un geste amical en se couvrant le chef de leur chapeau de paille. C'était début août, au moment des grandes chaleurs, tout semblait figé; même le feuillage du tilleul pourtant sensible au moindre souffle d'air restait prostré sous la canicule.

Honoré Hamel, instituteur à l'école de Bollwiller, était un homme respecté et unanimement reconnu. Pas seulement par son érudition, qui eût suffi à forcer le respect, mais par son caractère affable, toujours prêt à rendre service, que ce soit à la Mairie où il s'occupait du cadastre, sa passion, ou simplement quand il donnait des cours du soir aux enfants en difficulté. Barbiche à l'impériale et moustache blanches lui donnaient une allure de sage. Honoré croyait intimement que seule la connaissance permettait à l'homme de s'extraire de la médiocrité. Il n'était pas anticlérical, comme certains, mais ses rapports avec la paroisse étaient, disons, convenus. C'était plutôt surprenant qu'il ait proposé à Louis Zurcher de faire admettre sa fille dans un pensionnat tenu par des nonnes alors que fleurissaient un peu partout des établissements laïcs, certes plus chers mais avec une meilleure qualité d'enseignement. Et ce n'est sûrement pas l'argent qui allait être un frein pour Louis Zurcher. Quelqu'un avait dû lui faire l'éloge de ce pensionnat, sinon il ne se serait pas aventuré à en parler à l'un des hommes les plus riches du canton et des plus influents.

Honoré avait dépassé la cinquantaine au moment de la déclaration de guerre. Il était veuf, sa femme était morte en couches. Il avait élevé tout seul sa fille, enfin presque, une femme de ménage s'occupait de sa petite Catherine quand c'était nécessaire. Il ne s'était jamais remarié, même qu'on avait du mal à comprendre pourquoi.

Honoré était très aimé dans le village. Depuis tout ce temps qu'il y enseignait, il connaissait tout le monde. Deux générations complètes avaient déjà profité de son savoir. Et, ici comme ailleurs, de l'école les gens gardent souvent de bons souvenirs. Mais il y avait quand même quelques mauvaises langues qui se délectaient à faire courir le bruit que le maître d'école allait volontiers batifoler dans le canton voisin chez quelque bourgeoise libertine. Mais ces ragots, inutilement méchants, n'avaient aucun fondement. Comme quoi, on ne fait jamais l'unanimité.

Honoré Hamel avait trois petits-enfants, deux garçons et une fille. Mais il ne les voyait pas souvent, sa fille ayant épousé un Belfortain, enseignant lui aussi. Bien que situées dans le même département du Haut-Rhin, une bonne cinquantaine de kilomètres séparaient Bollwiller de Belfort et aller d'un bourg à l'autre était une vraie expédition. Certes, le chemin de fer avait considérablement changé les habitudes de déplacement ces dernières années, les gens n'hésitant plus à parcourir de grandes distances, que ce soit pour leurs affaires ou, dès qu'ils avaient un moment de libre, pour le seul plaisir de voyager en train. Ainsi, le train sur la ligne Mulhouse-Colmar s'arrêtant en gare de Bollwiller, les habitants du village étaient privilégiés pour voyager et, de fait, ils en profitaient largement. La gare leur ouvrait des horizons nouveaux. Mais partout dans le pays, on réclamait de nouvelles lignes. Début 1870, on venait même d'achever une nouvelle voie ferrée partant de Bollwiller jusqu'à Guebwiller en passant par Soultz. Cette ramification avait été rendue nécessaire pour desservir ces deux villes à la pointe de l'industrie métallurgique et textile.

Honoré se rendait donc volontiers à Belfort pendant les vacances scolaires. Cependant, là, en raison des combats

opposant les belligérants dans le sud de l'Alsace – Belfort n'était pas encore assiégée – il évitait les déplacements. Son inquiétude pour les siens grandissait d'autant plus. Certes, le courrier circulait, mais il mettait plus de temps que de coutume. Les lettres qu'Honoré recevait régulièrement de sa fille étaient plutôt rassurantes. Il s'empressait chaque fois d'y répondre pour garder à tout le moins ce lien épistolaire. Ce sont surtout ses petits-enfants qui lui manquaient. Il avait envie de les voir grandir, évoluer, et chaque fois qu'il les voyait, il trouvait qu'ils avaient changé. D'ailleurs, c'était bien cela, ils grandissaient et, en grandissant, évoluaient physiquement et intellectuellement. D'une visite à l'autre, ils ne jouaient plus aux mêmes jeux. Quelques mois à peine après l'entrevue qu'il avait eue avec Louis Zurcher, Honoré écrivait aux siens.

« 16 décembre 1870.

» Chère Catherine, cher Robert et chers enfants,

» La guerre me sépare de vous et paradoxalement me rapproche aussi de vous. Vous n'avez jamais tant occupé mes pensées que depuis que je vous vois moins, plus du tout d'ailleurs depuis le début des combats autour de la trouée de Belfort.

» Je vous écris dès à présent pour me manifester à l'occasion de Noël auprès de mes petits-enfants. J'espère qu'en dépit des événements vous aurez pu dresser un sapin dans votre maison et le décorer. Les enfants adorent ça. Ici, à l'école, nous avons un beau sapin que nous avons affublé de guirlandes et d'étoiles en terre cuite que nous avons peintes. Mais on sent bien chez tout le monde la lassitude provoquée par la guerre et la crainte d'être annexé par les États allemands unifiés et hégémoniques. Puisse le colonel Denfert-Rochereau résister, même si l'hiver s'annonce rude avec la neige déjà tombée en quantité hier. La citadelle construite par Vauban et les forts édifiés à proximité de la ville constituent un bouclier qui

Table des matières

PRÉFACE	7
1870: LE RAPT PRUSSIEN OU LA RANÇON D'UNE DÉFAITE	9
LUTZELHOF, LA FIN DU XIX ^e SIÈCLE	35
LES ANNÉES DIFFICILES OU AIDE-TOI ET LE CIEL T'AIDERA.....	47
DU CÔTÉ DE JOSEPH VOGT – LA PROSPECTION DES SOUS-SOLS	61
LES ANNÉES FOLLES ET L'ARRIVÉE DES POLONAIS.....	85
AUTANT DE CHEMINS, AUTANT DE DESTINS	111
L'ACCIDENT.....	145
LA SORTIE: MARDI 18 JUILLET, 10 ^e JOUR.....	177
MAUD LORENZZI, DOCTORANTE EN SOCIOLOGIE.....	183
TABLE DES MATIÈRES.....	190